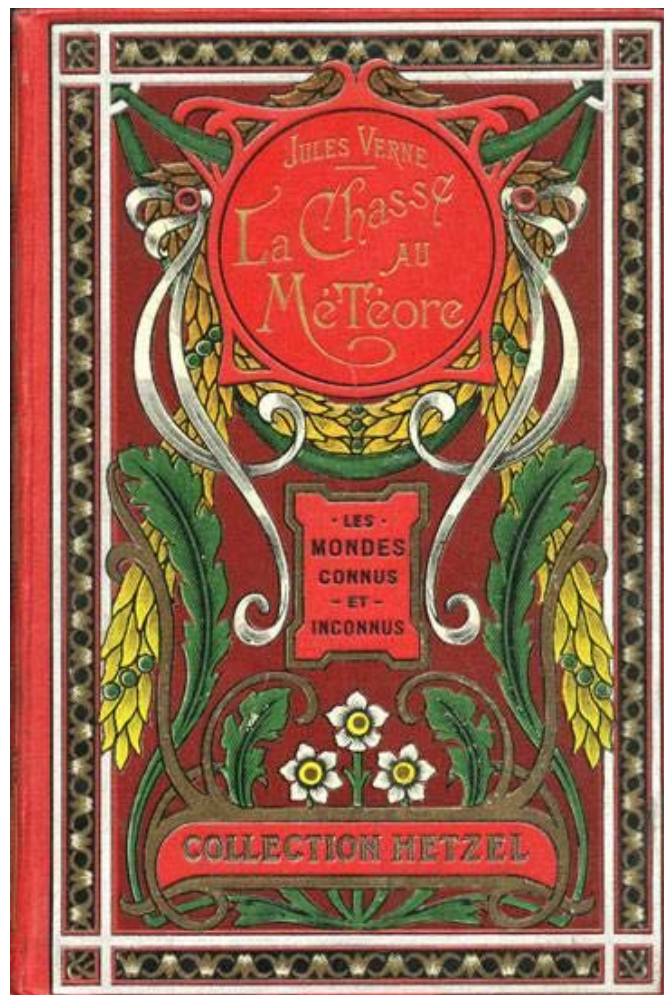




Jules Verne

# LA CHASSE AU MÉTÉORE

(1901 – 1908)



---

## Table des matières

---

|                                                                                                                                                                                                                                |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Note de l'éditeur.....                                                                                                                                                                                                         | 6  |
| VERSION ORIGINALE .....                                                                                                                                                                                                        | 7  |
| CHAPITRE I <i>Dans lequel le juge de paix John Proth remplit un de ses plus agréables devoirs professionnels, avant de retourner à son jardin.</i> .....                                                                       | 8  |
| CHAPITRE II <i>Qui introduit le lecteur dans la maison de M. Dean Forsyth, le met en rapport avec son neveu Francis Gordon et sa bonne Mitz.</i> .....                                                                         | 24 |
| CHAPITRE III <i>Où il est question du docteur Sydney Hudelson, de sa femme, mistress Flora Hudelson, de miss Jenny et de miss Loo, leurs deux filles.</i> .....                                                                | 38 |
| CHAPITRE IV <i>Comment deux lettres envoyées l'une à l'Observatoire de Pittsburg, l'autre à l'Observatoire de Cincinnati, furent classées dans le dossier des bolides.</i> .....                                               | 52 |
| CHAPITRE V <i>Trois semaines d'impatience pendant lesquelles, malgré leur acharnement d'observateurs, Dean Forsyth et Omicron, d'une part, le docteur Hudelson, de l'autre, ne parviennent pas à revoir leur bolide.</i> ..... | 54 |
| CHAPITRE VI <i>Qui contient quelques variations plus ou moins fantaisistes sur les météores en général et en particulier sur le bolide dont MM. Forsyth et Hudelson se disputent la découverte.</i> .....                      | 69 |
| CHAPITRE VII <i>Dans lequel on verra Mrs Hudelson très chagrine de l'attitude du docteur vis-à-vis M. Dean Forsyth et on entendra la bonne Mitz rabrouer son maître d'une belle manière.</i> .....                             | 80 |
| CHAPITRE VIII <i>Dans lequel la situation continue à s'aggraver, et cela grâce aux journaux de Whaston qui prennent parti, qui pour M. Forsyth, qui pour M. Hudelson.</i> .                                                    | 94 |

|                                        |                                                                                                                                                                                                 |     |
|----------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE IX                            | <i>Dans lequel s'écoulent quelques-uns des jours qui précèdent le mariage, et où se fait une constatation aussi certaine qu'inattendue. ....</i>                                                | 108 |
| CHAPITRE X                             | <i>Où l'on voit Mrs Arcadia Walker attendre, à son tour, non sans une vive impatience, Seth Stanford et ce qui s'ensuit. ....</i>                                                               | 115 |
| CHAPITRE XI                            | <i>Dans lequel les calculateurs ont une belle occasion de se livrer à des calculs, bien faits pour surexciter la convoitise de la race humaine. ....</i>                                        | 133 |
| CHAPITRE XII                           | <i>Dans lequel on verra le juge Proth tenter entre deux de ses justiciables une conciliation qui ne peut aboutir, et, suivant son habitude, retourner à son jardin. ....</i>                    | 149 |
| CHAPITRE XIII                          | <i>Dans lequel on voit surgir le troisième réclamant dont le juge de paix Proth a prédit l'apparition, et qui entend faire valoir ses droits de propriétaire. ....</i>                          | 163 |
| CHAPITRE XIV                           | <i>Dans lequel on voit nombre de curieux profiter de cette occasion, non moins pour aller au Groenland que pour assister à la chute de l'extraordinaire bolide.....</i>                         | 179 |
| CHAPITRE XV                            | <i>Dans lequel on verra se rencontrer un passager du Mozik avec une passagère de l'Orégon, en attendant la rencontre du merveilleux bolide avec le globe terrestre.....</i>                     | 193 |
| CHAPITRE XVI                           | <i>Que le lecteur lira peut-être avec quelque regret, mais que la vérité historique a obligé l'auteur à l'écrire tel qu'il est et tel que l'enregistreront les annales météorologiques.....</i> | 209 |
| CHAPITRE XVII                          | <i>Dernier chapitre où sont rapportés les derniers faits relatifs à cette histoire purement imaginaire, et dans lequel le dernier mot reste à M. John Proth, juge de paix à Whaston.....</i>    | 225 |
| VERSION REMANIÉE PAR MICHEL VERNE..... |                                                                                                                                                                                                 | 231 |
| CHAPITRE I                             | <i>Dans lequel le juge John Proth remplit un des plus agréables devoirs de sa charge avant de retourner à son jardin. ....</i>                                                                  | 232 |

|               |                                                                                                                                                                                              |     |
|---------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE II   | <i>Qui introduit le lecteur dans la maison de Dean Forsyth et le met en rapport avec son neveu, Francis Gordon, et sa bonne, Mitz.....</i>                                                   | 248 |
| CHAPITRE III  | <i>Où il est question du docteur Sydney Hudelson, de sa femme, Mrs Flora Hudelson, de miss Jenny et de miss Loo, leurs deux filles.....</i>                                                  | 264 |
| CHAPITRE IV   | <i>Comment deux lettres envoyées, l'une à l'Observatoire de Pittsburg, l'autre à l'Observatoire de Cincinnati, furent classées dans le dossier des bolides. ....</i>                         | 277 |
| CHAPITRE V    | <i>Dans lequel, malgré leur acharnement, Mr Dean Forsyth et le Dr Hudelson n'ont que par les journaux des nouvelles de leur météore.....</i>                                                 | 279 |
| CHAPITRE VI   | <i>Qui contient quelques variations plus ou moins fantaisistes sur les météores en général, et en particulier sur le bolide dont MM. Forsyth et Hudelson se disputent la découverte.....</i> | 290 |
| CHAPITRE VII  | <i>Dans lequel on verra Mrs Hudelson très chagrine de l'attitude du docteur, et où l'on entendra la bonne Mitz rabrouer son maître d'une belle manière.....</i>                              | 302 |
| CHAPITRE VIII | <i>Dans lequel des polémiques de presse aggravent la situation, et qui se termine par une constatation aussi certaine qu'inattendue.....</i>                                                 | 315 |
| CHAPITRE IX   | <i>Dans lequel les journaux, le public, Mr Dean Forsyth et le docteur Hudelson font une orgie de mathématiques.....</i>                                                                      | 328 |
| CHAPITRE X    | <i>Dans lequel il vient une idée et même deux idées à Zéphyrin Xirdal. ....</i>                                                                                                              | 337 |
| CHAPITRE XI   | <i>Dans lequel Mr Dean Forsyth et le docteur Hudelson éprouvent une violente émotion. ....</i>                                                                                               | 361 |
| CHAPITRE XII  | <i>Où l'on voit Mrs Arcadia Stanford attendre a son tour, non sans une vive impatience, et dans lequel Mr John Proth se déclare incompetent. ....</i>                                        | 369 |
| CHAPITRE XIII | <i>Dans lequel on voit, comme l'a prévu le juge Proth, surgir le troisième larron, bientôt suivi d'un quatrième.....</i>                                                                     | 397 |

|                                             |                                                                                                                                                                                |     |
|---------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE XIV                                | <i>Dans lequel la Vve Thibaut, en s'attaquant inconsidérément aux plus hauts problèmes de la mécanique céleste, cause de graves soucis au banquier Robert Lecœur.</i>          | 409 |
| CHAPITRE XV                                 | <i>Où J.B.K. Lowenthal désigne le gagnant du gros lot.</i>                                                                                                                     | 424 |
| CHAPITRE XVI                                | <i>Dans lequel on voit nombre de curieux profiter de cette occasion d'aller au Groenland et d'assister à la chute de l'extraordinaire météore.</i>                             | 434 |
| CHAPITRE XVII                               | <i>Dans lequel le merveilleux bolide et un passager du « Mozik » rencontrent, celui-ci, un passager de l'« Oregon », et celui-là, le globe terrestre.</i>                      | 445 |
| CHAPITRE XVIII                              | <i>Où, pour atteindre le bolide, M. de Schnack et ses nombreux complices commettent les crimes d'escalade et d'effraction.</i>                                                 | 456 |
| CHAPITRE XIX                                | <i>Dans lequel Zéphyrin Xirdal éprouve pour le bolide une aversion croissante, et ce qui s'ensuit.</i>                                                                         | 464 |
| CHAPITRE XX                                 | <i>Qu'on lira peut-être avec regret, mais que son respect de la vérité historique a obligé l'auteur à écrire, tel que l'enregistreront un jour les annales astronomiques..</i> | 498 |
| CHAPITRE XXI                                | <i>Dernier chapitre, qui contient l'épilogue de cette histoire et dans lequel le dernier mot reste à Mr John Proth, juge à Whaston.</i>                                        | 503 |
| À propos de cette édition électronique..... |                                                                                                                                                                                | 510 |

# Note de l'éditeur

*La Chasse au Météore est un roman posthume, paru en 1908, trois ans après la mort de Jules Verne.*

*Le roman paru en 1908 avait été profondément remanié par le fils de Jules Verne, Michel Verne.*

*La version originale, celle écrite par Jules Verne... est parue beaucoup plus tard.*

*Il y a souvent eu de nombreux débats, voire des polémiques, sur les remaniements qu'a fait subir Michel Verne à certains romans de Jules Verne. Il nous a paru intéressant de publier les deux versions dans le même volume, afin que vous puissiez juger par vous-même...*

*Coolmicro  
pour « Ebooks libres et gratuits »*

**VERSION ORIGINALE**

**(1901)**



## CHAPITRE I

*Dans lequel le juge de paix John Proth remplit un  
de ses plus agréables devoirs professionnels,  
avant de retourner à son jardin.*

Il n'y a aucun motif pour cacher aux lecteurs que la ville dans laquelle se sont succédé les péripéties de cette histoire est située en Virginie, États-Unis d'Amérique. S'ils le veulent bien, nous l'appellerons Whaston, nous ajouterons qu'elle occupe dans le district oriental la rive droite du Potomac ; mais il nous paraît inutile de préciser davantage, en ce qui concerne cette cité, et il est inutile de la chercher même sur les meilleures cartes de l'Union.

Cette année-là, le 27 mars, dans la matinée, les habitants de Whaston, en traversant Exter-street, pouvaient s'étonner de voir un élégant cavalier remonter et redescendre la rue au petit pas de son cheval, puis, finalement, s'arrêter sur la place de la Constitution ; à peu près au centre de la ville.

Le cavalier ne devait pas avoir plus de trente ans. De sa personne se dégageait le type pur du Yankee, lequel n'est point exempt d'une originale distinction. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne, de belle et robuste complexion, châtain de cheveux, brun de barbe, figure régulière, sans moustache. Un large ulster le recouvrait jusqu'aux jambes et s'arrondissait sur la croupe du cheval. Il maniait sa monture d'allure vive avec autant d'adresse que de fermeté. Tout dans son attitude indiquait l'homme d'action, l'homme résolu, et aussi l'homme de premier mouvement. Il ne devait jamais osciller entre le désir et la crainte, ce qui est la marque d'un caractère hésitant. En outre,



un observateur eût constaté que son impatience naturelle ne se dissimulait qu'imparfaitement sous une apparence de froideur.

Ce jour-là, d'ailleurs, qu'était-il venu faire en cette ville où nul ne le connaissait, où nul ne se fût rappelé l'avoir jamais vu ?... Comptait-il y rester quelque temps ?... En tout cas, il ne semblait pas vouloir s'enquérir d'un hôtel. D'ailleurs, il n'aurait eu que l'embarras du choix. On peut citer Whaston sous ce rapport, et, en aucune autre ville des États-Unis, voyageur ne rencontrerait meilleur accueil, meilleur service, meilleure table, confort aussi complet, à des prix généralement modérés.

Cet étranger ne paraissait point en disposition de séjourner à Whaston. Les plus engageants sourires des hôteliers n'auraient sans doute aucune prise sur lui. Et ces propos de s'échanger entre les patrons et les gens de service qui se tenaient aux portes depuis que le cavalier avait paru sur la place de la Constitution : « Par où est-il venu ?...

- Par Exter-street...
- Et d'où venait-il ?...
- Il est entré, à ce qu'on dit, par le faubourg de Wilcox...
- Voilà bien une demi-heure que son cheval fait le tour de la place...
- Est-ce qu'il attend quelqu'un ?...
- C'est probable, et même avec une certaine impatience...
- Il ne cesse de regarder du côté d'Exter-street...
- C'est par là qu'on arrivera probablement...

- Et qui sera cet « on » ?... Il ou elle ?...
- Il a, ma foi, bonne tournure...
- Un rendez-vous alors ?...
- Oui... un rendez-vous, mais non dans le sens où vous l'entendez...
- Et pourquoi ?...
- Parce que voilà trois ou quatre fois que cet étranger s'arrête devant la porte de *M. John Proth*...
- Et comme *M. John Proth* est le juge de paix de Whaston...
- C'est que ce personnage est appelé devant lui pour quelque affaire...
- Et que son adversaire est en retard...
- Bon ! le juge Proth les aura conciliés et réconciliés en un tour de main...
- C'est un habile homme...
- Et un brave homme aussi. »

Il était possible que ce fût là le vrai motif de la présence de ce cavalier à Whaston. En effet, à plusieurs reprises, il avait fait halte devant la maison de *M. John Proth*, sans mettre pied à terre. Il en regardait la porte, il en regardait les fenêtres, il en regardait le frontispice sur lequel se lisaient ces trois mots : *Justice de Paix*... Puis, il restait immobile, comme s'il attendait que quelqu'un parût sur le seuil. Et ce fut là qu'une dernière fois, les

gens d'hôtel le virent arrêter son cheval qui, lui aussi, piaffait d'impatience.

Or, voici que la porte s'ouvrit toute grande, et un homme se montra sur le palier du petit perron qui descendait au trottoir.

À peine l'étranger eut-il aperçu cet homme qu'il souleva son chapeau et dit :

« Monsieur John Proth, je suppose ?...

– Moi-même, répondit le juge de paix qui rendit le salut.

– Une simple question qui n'exigera qu'un oui ou un non de votre part...

– Faites, monsieur...

– Une personne serait-elle déjà venue, ce matin, vous demander Seth Stanford ?...

– Pas que je sache...

– Merci. »

Et, ce mot prononcé, son chapeau soulevé une seconde fois, le cavalier rendit la main, et se dirigea au petit trot vers Exterstreet.

Maintenant, – ce fut l'avis général, – il n'y avait plus à mettre en doute que cet inconnu eût affaire à M. John Proth. À la manière dont il venait de poser sa question, il était ce Seth Stanford et se trouvait le premier à un rendez-vous convenu. Et, comme il y avait peut-être lieu de croire que l'heure dudit rendez-vous était passée, ne venait-il pas de quitter la ville pour n'y plus revenir ?...

On ne s'étonnera pas, puisque nous sommes en Amérique, chez le peuple le plus parieur qui soit en ce bas monde, si des paris s'établirent relativement au retour prochain ou au départ définitif de l'étranger. Quelques enjeux d'un demi-dollar ou même de cinq ou six cents entre le personnel des hôtels et les curieux arrêtés sur la place, pas plus, mais enfin enjeux qui seraient bel et bien payés par les perdants et encaissés par les gagnants, tous gens des plus honorables.

En ce qui concerne le juge John Proth, il s'était borné à suivre des yeux le cavalier qui remontait vers le faubourg de Wilcox. C'était un philosophe, un sage, ce magistrat, et qui ne comptait pas moins de cinquante ans de sagesse et de philosophie, bien qu'il ne fût âgé que d'un demi-siècle, – une façon de dire qu'en venant au monde, il devait être déjà philosophe et sage. Ajoutez à cela que, en sa qualité de célibataire, son existence ne fut jamais troublée par aucun souci. Il était né à Whaston, il n'avait que peu ou pas quitté Whaston, même en sa prime jeunesse. Whaston le savait dépourvu de toute ambition, et il était aussi considéré qu'aimé de ses justiciables. Un sens droit le guidait. Il se montrait toujours indulgent aux faiblesses et parfois aux fautes d'autrui. Arranger les affaires qui venaient devant lui, renvoyer amis les ennemis qui se présentaient à son modeste tribunal, adoucir des angles, huiler des rouages, faciliter les contacts inhérents à un ordre social, si perfectionné qu'il puisse être, c'est ainsi qu'il considérait la mission de juge de paix, et nul magistrat n'était plus que lui digne de ce nom, à proprement parler, le plus beau de tous. John Proth jouissait d'une certaine aisance.

S'il remplissait ces fonctions, c'était par goût, par instinct, et il ne songeait point à monter à de plus hautes juridictions. Il aimait la tranquillité pour lui comme pour les autres. Il considérait les hommes comme des voisins d'existence que rien ne doit jamais troubler. Il se levait tôt et se couchait tôt. Il lisait quel-

ques auteurs favoris de l'Ancien et du Nouveau Monde. Il se contentait d'un bon et honnête journal de la ville, le *Whaston Nouvellist*, où les annonces tenaient plus de place que la politique. Chaque jour, une promenade d'une heure ou deux aux environs, et pendant lesquelles les chapeaux s'usaient à le saluer, ce qui l'obligeait pour son compte à renouveler le sien tous les trois mois. En dehors de ces promenades, sauf le temps consacré à l'exercice de sa profession, il vivait dans sa demeure paisible et confortable, il cultivait les fleurs de son jardin qui reconnaissaient ses bons soins en le charmant par leurs fraîches couleurs, en lui prodiguant leurs plus suaves parfums.

Ce portrait établi en quelques lignes, le caractère de M. John Proth étant placé dans son vrai cadre, on comprendra que ledit juge ne se fût pas autrement préoccupé de la question qui venait de lui être posée par l'étranger. Peut-être, si celui-ci, au lieu de s'adresser au maître de la maison, eut interrogé sa vieille servante Kate, Kate eût voulu en savoir davantage. Elle aurait insisté sur ce Seth Stanford, demandé ce qu'il faudrait dire, en cas qu'il vînt un cavalier – ou une cavalière – s'enquérir de sa personne. Et même il n'aurait pas déplu à la digne Kate d'apprendre si l'étranger devait ou non, soit dans la matinée, soit dans l'après-midi, revenir à la justice de paix...

M. John Proth ne se fut point pardonné ces curiosités, ces indiscretions, tout au plus excusables chez la servante, d'abord parce qu'elle était vieille et surtout parce qu'elle appartenait au sexe féminin. Non, M. John Proth ne s'aperçut même pas que l'arrivée, la présence, puis le départ de l'étranger produisait une certaine émotion chez les habitants de la place, et, après avoir refermé la porte de la cour, il vint donner à boire aux roses, aux iris, aux géraniums, aux résédas de son parterre. Les curieux ne l'imitèrent point et restèrent en observation.

Cependant, le cavalier s'était avancé jusqu'à l'extrémité d'Exter-street, qui dominait le côté ouest de la ville. Arrivé au

faubourg de Wilcox, que cette rue met en communication avec le centre de Whaston, il arrêta son cheval, mais n'en descendit pas plus qu'il ne l'avait fait sur la place de la Constitution. De ce point, son regard pouvait s'étendre à un bon mille aux environs, suivre la route sinueuse qui descend pendant trois milles jusqu'à la bourgade de Steel, située au-delà du Potomac, et dont les clochers se profilaient à l'horizon. En vain ses yeux parcoururent-ils cette route. Ils n'y découvrirent sans doute pas ce qu'ils cherchaient. De là, vifs mouvements d'impatience qui se transmirent au cheval, dont les piaffements durent être réprimés par son maître.

Dix minutes s'écoulèrent, et le cavalier, reprenant au petit pas Exter-street, se dirigea pour la cinquième fois vers la place.

«Après tout, se répétait-il, non sans avoir consulté sa montre, il n'y a pas encore de retard... Ce n'est que pour dix heures sept, et il est à peine neuf heures et demie... La distance qui sépare Whaston de Steel, d'où elle doit venir, est égale à celle qui sépare Whaston de Brial, d'où je suis venu, et peut être franchie en moins de vingt-cinq minutes... La route est belle, le temps est au sec, et je ne sache pas que le pont ait été emporté par une crue du fleuve... Il n'y aura donc ni empêchement ni obstacle... Dans ces conditions, si elle manque au rendez-vous, c'est qu'elle n'y aura point apporté toute la diligence que j'y ai mise moi-même... D'ailleurs, l'exactitude consiste à être là juste à l'heure, et non à faire trop tôt acte de présence... Et, en réalité, c'est moi qui suis inexact, puisque je l'aurai devancée plus qu'un homme méthodique ne l'aurait dû... Il est vrai, même à défaut de tout autre sentiment, la politesse me commandait d'arriver le premier au rendez-vous ! »

Ce monologue se poursuivit tout le temps que l'étranger mit à redescendre Exter-street, et il ne prit fin qu'au moment où les pas du cheval laissèrent leurs empreintes sur le macadam de la place.

Décidément, ceux qui parièrent pour le retour de l'étranger avaient gagné leur pari. Et, lorsque celui-ci passa le long des hôtels, ils lui firent bon visage, tandis que les perdants ne le saluèrent que par des haussements d'épaule.

Dix heures sonnèrent en ce moment à l'horloge municipale, et, son cheval arrêté, sa montre tirée de son gousset, l'étranger en compta les dix coups et put constater que montre et horloge marchaient en parfait accord.

Il ne s'en fallait plus que de sept minutes pour que l'heure du rendez-vous fût atteinte, et de huit pour qu'elle fût dépassée.

Seth Stanford revint donc à l'entrée d'Exter-street et assurément ni sa monture ni lui ne pouvaient se tenir au repos.

Un certain nombre de passants animaient alors cette rue. De ceux qui la remontaient, Seth Stanford ne se préoccupait en aucune façon. Toute son attention allait à ceux qui la descendaient, et son regard les saisissait dès qu'ils se montraient à son extrémité. Elle était assez longue pour qu'un piéton dût mettre une dizaine de minutes à la parcourir ; mais trois eussent suffi à une voiture marchant rapidement ou à un cheval au trot pour atteindre la place de la Constitution.

Or, ce n'était point aux piétons que notre cavalier avait affaire. Il ne les voyait même pas. Son plus intime ami eût passé près de lui qu'il ne l'aurait pas aperçu, s'il eût été à pied. La personne attendue ne pouvait arriver qu'à cheval ou en voiture.

Mais arriverait-elle au rendez-vous ?... Il ne s'en fallait plus que de trois minutes, juste le temps nécessaire pour descendre Exter-street !... et aucun véhicule ne tournait le dernier coin de la rue, ni motorcycle ni bicyclette, non plus qu'une automobile



qui, en faisant du quatre-vingts à l'heure, serait encore arrivée en avance au rendez-vous.

Seth Stanford lança un dernier coup d'œil sur Exter-street. Ce fut comme un vif éclair qui jaillit de sa prunelle, et, en le croisant, on aurait pu l'entendre se dire avec le ton d'une inébranlable résolution :

« Si elle n'est point ici à dix heures sept, je ne l'épouserai pas. »

Or, comme une réponse à cette déclaration, le galop d'un cheval se fit entendre vers le haut de la rue. L'animal, une bête superbe, était monté par une jeune personne qui le maniait avec autant de grâce que de sûreté. Devant lui s'écartaient les passants, et il ne trouverait aucun obstacle jusqu'à la place.

Évidemment, Seth Stanford reconnut celle qu'il attendait. Son visage redevint impassible. Il ne prononça pas une seule parole, il ne fit pas un geste. Après avoir retourné son cheval, il se rendit d'un pas tranquille devant la maison du juge de paix.

Cela fut bien pour intriguer de nouveau les curieux ; et, cette fois, ils se rapprochèrent, sans que l'étranger leur prêtât la moindre attention.

Quelques instants plus tard, la cavalière débouchait sur la place, et, son cheval, blanc d'écume, s'arrêtait à quelques pas de la porte.

L'étranger se découvrit, et dit :

« Je salue miss Arcadia Walker...

– Et moi, Seth Stanford », répondit Arcadia Walker, en s'inclinant d'un mouvement gracieux.

Et, l'on peut nous en croire, les regards ne perdaient pas de vue ce couple absolument inconnu des habitants de Whaston. Et ils disaient entre eux :

« S'ils sont venus pour un procès devant le juge Proth, il est à désirer que ce procès s'arrange au profit de tous deux !...

– Il s'arrangera, ou M. Proth ne serait pas l'habile homme qu'il est !...

– Et si ni l'un ni l'autre ne sont mariés, le mieux serait que cela finît par un mariage ! » Ainsi allaient les langues, ainsi s'échangeaient les propos. Mais ni Seth Stanford ni miss Arcadia Walker ne semblaient se préoccuper de l'attention plutôt gênante dont ils étaient l'objet.

En ce moment, Seth Stanford se préparait à descendre de cheval pour frapper à la porte de la Justice de Paix, lorsque cette porte s'ouvrit.

M. John Proth apparut de nouveau, et la vieille servante Kate, cette fois, se montra derrière lui.

Ils avaient entendu quelque bruit, un piétinement de chevaux devant la maison, et celui-ci quittant son jardin, celle-là quittant sa cuisine, voulurent savoir ce qui se passait.

Seth Stanford resta donc en selle, et s'adressant au magistrat :

« Monsieur le juge de paix ?... demanda-t-il.

– C'est moi, monsieur...

– Je suis Seth Stanford de Boston, Massachusetts...

– Très heureux de faire votre connaissance, monsieur Seth Stanford...

– Et voici miss Arcadia Walker de Trenton, New-Jersey...

– Très honoré de me trouver en présence de miss Arcadia Walker. »

Et M. Proth, après avoir observé l'étranger, reporta toute son attention sur l'étrangère.

Miss Arcadia Walker était une charmante personne. Son âge, vingt-quatre ans. Ses yeux, d'un bleu pâle. Ses cheveux d'un châtain foncé. Son teint, d'une fraîcheur que le hâle du grand air altérerait à peine. Ses dents, d'une blancheur et d'une régularité parfaites. Sa taille, un peu supérieure à la moyenne. Sa tournure ravissante. Sa démarche, d'une rare élégance, souple et flexible. Sous l'amazone qui la revêtait, elle se prêtait gracieusement aux mouvements de son cheval qui piaffait à l'exemple de celui de M. Seth Stanford. Les rênes glissaient entre ses mains finement gantées, et un connaisseur eût deviné en elle une habile écuyère. Toute sa personne était empreinte d'une extrême distinction avec cet on ne sait quoi de particulier à la haute classe de l'Union, ce que l'on pourrait appeler l'aristocratie américaine, si ce mot ne jurait pas avec les instincts démocratiques des natifs du Nouveau-Monde.

Miss Arcadia Walker, originaire du New-Jersey, n'ayant plus que des parents éloignés, libre de ses actions, indépendante par sa fortune, douée de l'esprit aventureux des jeunes Américaines, menait une existence conforme à ses goûts, voyageant depuis plusieurs années déjà, ayant visité les principales contrées de l'Europe, au courant de ce qui se faisait et se disait à Paris, comme à Londres, à Berlin, à Vienne ou à Rome. Et ce qu'elle avait entendu et vu au cours de ses incessantes pérégrina-

nations, elle pouvait en parler avec des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens dans leur propre langue. C'était une personne instruite, dont l'éducation, dirigée par un tuteur disparu de ce monde, avait été particulièrement soignée. La pratique des affaires ne lui manquait même pas, et, sa fortune, elle l'administrait avec une remarquable entente de ses intérêts.

Ce qui vient d'être dit de miss Arcadia Walker se fut appliqué symétriquement – c'est le mot juste – à M. Seth Stanford. Libre aussi, riche aussi, aimant aussi les voyages, ayant couru le monde entier, il ne résidait guère à Boston, sa ville natale. L'hiver, il était l'hôte de l'Ancien Continent, l'hôte des grandes capitales où il avait déjà rencontré son aventureuse compatriote. L'été, il revenait à son pays d'origine vers les plages où se réunissaient les familles d'opulents Yankees. Là, miss Arcadia Walker et lui s'étaient encore retrouvés. Les mêmes instincts avaient rapproché ces deux êtres, jeunes et vaillants, que les curieux et surtout les curieuses de la place disaient si bien faits l'un pour l'autre, tous les deux avides de voyages, tous les deux ayant hâte de se transporter là où quelque incident de la vie politique ou militaire excitait l'attention publique... On ne saurait donc s'étonner de ce que M. Seth Stanford et miss Arcadia Walker en fussent peu à peu venus à l'idée d'unir leurs existences, ce qui ne changerait rien à leurs habitudes. Ce ne seraient plus deux bâtiments qui marcheraient de conserve, mais un seul, et, on peut le croire, supérieurement construit, gréé, aménagé pour courir toutes les mers du globe.

Non ! ce n'était point une affaire en discussion, le règlement d'un procès qui amenait Seth Stanford et miss Arcadia Walker devant le juge de paix de cette ville. Non ! après avoir rempli toutes les formalités légales devant les autorités compétentes du Massachusetts et du New-Jersey, ils s'étaient donné rendez-vous à Whaston, ce jour même, (27 mars), cette heure même dix heures sept, pour y accomplir cet acte, qui, au dire des connaisseurs, est le plus important de la vie humaine.

La présentation de M. Seth Stanford et de miss Arcadia Walker au juge de paix ayant été faite, ainsi qu'il vient d'être rapporté, M. Proth n'eut plus qu'à demander au voyageur et à la voyageuse pour quel motif ils comparaissaient devant lui. « Seth Stanford désire devenir le mari de miss Arcadia Walker, répondit l'un.

– Et miss Arcadia Walker désire devenir la femme de Seth Stanford, » ajouta l'autre. Le magistrat s'inclina devant les deux fiancés en disant :

« Je suis entièrement à votre disposition, monsieur Stanford, et à la vôtre, miss Arcadia Walker. »

Et tous deux s'inclinèrent à leur tour.

« Et quand vous conviendra-t-il qu'il soit procédé à ce mariage ? repris M. John Proth.

– Immédiatement... si vous êtes libre, déclara Seth Stanford.

– Car nous quitterons Whaston dès que je serai mistress Stanford », dit miss Arcadia Walker.

L'attitude de M. Proth indiqua combien il regretterait, et toute la ville avec lui, de ne pouvoir garder plus longtemps dans leurs murs ce couple charmant qui les honorait en ce moment de sa présence.

Puis il ajouta :

« Je suis entièrement à vos ordres. »

Et il recula de quelques pas afin de dégager la porte.

Mais M. Seth Stanford de dire alors :

« Est-il bien nécessaire que miss Arcadia Walker et moi, nous descendions de...

– Aucunement, déclara M. Proth, et on peut aussi bien se marier à cheval qu'à pied. »

Il eût été difficile de rencontrer un magistrat plus accommodant, même en cet original pays d'Amérique !

« Une seule question, reprit M. Proth, toutes les formalités imposées par la loi sont-elles remplies ?...

– Elles le sont », répondit Stanford.

Et il tendit au juge un double permis en bonne et due forme qui avait été rédigé par les greffes de Boston et de Trenton, après acquittement des droits de licence.

M. Proth prit les papiers, il affourcha sur son nez ses lunettes à monture d'or, il lut attentivement ces pièces, régulièrement légalisées et revêtues du timbre officiel, et dit :

« Ces papiers sont en règle, et je suis prêt à vous délivrer le certificat de mariage. »

Qu'on ne soit pas surpris si les curieux dont le nombre s'était accru se pressaient autour du couple, comme autant de témoins d'une union célébrée dans des conditions qui paraîtraient un peu extraordinaires en tout autre pays. Mais cela n'était ni pour gêner les deux fiancés ni pour leur déplaire.

M. Proth revint alors sur le seuil, et d'une voix qui fut entendue de tous, il dit :

« M. Seth Stanford, vous consentez à prendre pour femme miss Arcadia Walker ?...

– Oui.

– Miss Arcadia Walker, vous consentez à prendre pour mari M. Stanford ?...

– Oui. »

Le magistrat se recueillit pendant quelques secondes, et sérieux comme un photographe qui va prononcer le sacramentel : ne bougeons plus !... il reprit en ces termes :

« M. Seth Stanford de Boston et miss Arcadia Walker de Trenton, je vous déclare unis par la loi ! »

Les deux époux se rapprochèrent alors et se prirent la main comme pour sceller l'acte de mariage qu'ils venaient d'accomplir.

Puis, Seth Stanford, tirant de son portefeuille un billet de cinq cents dollars, le présenta en disant : « Pour honoraires », tandis que mistress Stanford en présentait un second, disant :

« Pour les pauvres ».

Puis, tous deux, après s'être inclinés devant le juge qui les salua respectueusement, rendirent les rênes, et les deux chevaux s'élancèrent rapidement dans la direction du faubourg de Wilcox.

Et M. John Proth de se dire en philosophe qu'il était :

« J'admire vraiment combien il est facile de se marier en Amérique... presque autant que de divorcer ! »



## CHAPITRE II

*Qui introduit le lecteur dans la maison de M. Dean Forsyth, le met en rapport avec son neveu Francis Gordon et sa bonne Mitz.*

« Mitz... Mitz !...

– Monsieur Francis ?...

– Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle Dean ?...

– Voilà ce que je ne puis deviner, monsieur Francis ! ...

– Est-ce qu'il est malade ?...

– Non point que je sache, mais si cela continue, il le deviendra pour sûr !... » Ces demandes et réponses s'échangeaient entre un jeune homme de vingt-trois ans et une vieille femme de soixante-cinq, dans la salle à manger de la maison d'Elizabeth-street, précisément en cette ville de Whaston où venait de s'accomplir le plus original des mariages à la mode américaine.

Cette maison d'Elizabeth-street appartenait à M. Dean Forsyth. Un homme de cinquante-cinq ans et qui paraissait bien les avoir, grosse tête ébouriffée, petits yeux à lunettes d'un fort numéro, épaules légèrement voûtées, cou puissant toujours enveloppé du double tour d'une cravate qui montait jusqu'au menton, redingote ample et chiffonnée, gilet flasque dont les boutons inférieurs n'étaient jamais mis, pantalon trop court recou-

vrant à peine des souliers trop larges, une calotte à glands posée en arrière sur une chevelure grisonnante, une figure aux mille plis que ne terminait pas la barbiche habituelle aux Américains du Nord.

Tel était M. Dean Forsyth dont parlaient Francis Gordon, son neveu, et Mitz, sa vieille servante, dans la matinée du 3 novembre.

Francis Gordon, privé de ses parents dès son bas âge, fut élevé par M. Dean Forsyth, frère de sa mère. Bien qu'une certaine fortune dût lui revenir de son oncle, il ne se crut pas pour cela dispensé de travailler, et M. Forsyth ne le crut pas davantage. Le neveu fit donc ses études d'humanité dans la célèbre Université de (...).

Il les compléta par celles du droit, et il était maintenant avocat à Whaston, où la veuve, l'orphelin, les murs mitoyens, n'avaient pas de défenseur plus résolu. Il connaissait à fond les jugements et arrêts, il parlait avec facilité d'une voix chaude et pénétrante. Tous ses confrères, jeunes et vieux, l'estimaient, et il ne s'était jamais fait un ennemi. Très bien de sa personne, de beaux cheveux châtons, de beaux yeux noirs, des manières élégantes, spirituel sans méchanceté, serviable sans ostentation, point maladroit dans les divers genres de sport auxquels s'adonnait avec passion la gentry américaine, comment n'aurait-il pas pris rang parmi les plus distingués jeunes gens de la ville, et pourquoi n'eût-il pas aimé cette charmante Jenny Hudelson, fille du docteur Hudelson et de sa femme, née Flora Clarish ?...

Mais c'est trop tôt appeler l'attention sur cette jeune personne. Le moment n'est pas venu où elle doit entrer en scène, et il convient de ne la présenter qu'au milieu de sa famille. Cela ne saurait tarder. D'ailleurs, on ne saurait apporter assez de mé-

thode dans le développement de cette histoire, qui exige une extrême précision.

En ce qui concerne Francis Gordon, nous ajouterons qu'il demeurait dans la maison d'Elizabeth-street, et ne la quitterait sans doute que le jour de son mariage avec miss Jenny... Mais, encore une fois, laissons miss Jenny Hudelson où elle est, et disons seulement que la bonne Mitz était la confidente du neveu de son maître et qu'elle le chérissait comme un fils, ou, mieux encore, un petit-fils, les grands-mères tenant généralement le record de la tendresse maternelle.

Mitz, servante modèle, maintenant introuvable, descendait de cette espèce perdue qui tient à la fois du chien et du chat – du chien puisqu'elle s'attache à ses maîtres, du chat puisqu'elle s'attache à la maison. Comme on l'imagine aisément, Mme Mitz avait son franc-parler avec M. Dean Forsyth, et quand il avait tort, elle le lui disait. S'il ne voulait pas en convenir, il n'avait qu'une chose à faire : quitter la place, regagner son cabinet et s'y enfermer à double verrou.

Du reste, M. Dean Forsyth n'avait pas à craindre d'y être jamais seul. Il pouvait compter sur un autre personnage de quelque importance qui se soustrayait également aux remontrances et admonestations de la bonne Mitz.

C'était Omicron qui, sans doute, aurait été surnommé Oméga, s'il n'eût été de très petite taille. Il n'avait pas grandi depuis l'âge de quinze ans, et à cet âge-là, il ne mesurait pas plus de quatre pieds six pouces. De son vrai nom, Tom Wif, – il était entré dans la maison de M. Dean Forsyth, précisément à l'époque où s'arrêta sa croissance, en qualité de jeune domestique, et comme il avait dépassé la cinquantaine, on en conclura que, depuis trente-cinq ans, il était au service de l'oncle de Francis Gordon.

Mais il faut savoir à quoi se réduisait ce service depuis bien des années déjà : à aider M. Dean Forsyth dans les travaux pour lesquels il éprouvait une passion au moins égale à celle de son maître. M. Dean Forsyth travaillait donc ?...

Oui... en amateur, et avec quelle ambition, doublée de quelle fougue, on en jugera. Et de quoi s'occupait-il ?... de médecine, de droit, de science, de littérature, d'arts, d'affaires, comme tant de citoyens de la libre Amérique ?...

Pas le moins du monde, ou plutôt de science, et encore d'une certaine science, de l'astronomie, non de celle qui aborde les hauts calculs relatifs aux corps célestes. Non, il ne cherchait qu'à faire des découvertes planétaires ou stellaires. Rien ou presque rien de ce qui se passait à la surface de notre globe ne paraissait l'intéresser, et il vivait dans les espaces infinis. Mais comme il n'y aurait trouvé ni à déjeuner ni à dîner, il fallait bien qu'il en redescendît deux fois par jour tout au moins. Et, précisément, ce matin-là, il se faisait attendre, ce dont maugréait la bonne Mitz en tournant autour de la table. « Il ne viendra donc pas ?... répétait-elle.

– Omicron n'est pas là ?... demanda Francis Gordon.

– Il n'est jamais là qu'où est son maître !... répliqua la servante. Je n'ai pourtant plus assez de jambes – c'est ainsi qu'elle s'exprima – pour grimper jusqu'à son perchoir.

Le perchoir en question n'était ni plus ni moins qu'une tour dont la galerie supérieure se dressait à une vingtaine de pieds au-dessus du toit de la maison, un observatoire pour lui donner son véritable nom. Au-dessous de la galerie se trouvait une chambre circulaire, percée de quatre fenêtres orientées vers les quatre points cardinaux. À l'intérieur pivotaient sur leur pied quelques instruments, lunettes et télescopes d'une portée assez considérable, et si leurs objectifs ne s'usaient point, ce n'était

pas faute d'être utilisés. Ce qu'il y aurait eu plutôt à craindre, c'eût été que M. Dean Forsyth et Omicron finissent par s'abîmer les yeux à force de les appliquer aux oculaires de leurs instruments.

C'est dans cette chambre que tous deux passaient la plus grande partie du jour et de la nuit, se relayant, il est vrai, entre le coucher et le lever du soleil. Ils regardaient, ils observaient, ils plongeaient à travers les zones interstellaires. L'espoir ne les quittait pas de faire quelque découverte à laquelle s'attacherait le nom de Dean Forsyth. Lorsque le ciel était pur, cela allait encore ; mais il s'en faut qu'il le soit toujours sur le trente-septième parallèle qui traverse l'État de Virginie. Des nuages, des cyrrhus<sup>1</sup>, des nimbus, des cumulus, tant qu'on en veut, et assurément plus que n'en voulaient le maître et le serviteur. Mais que de jérémiades échangées de l'un à l'autre, que de menaces contre ce firmament sur lequel la brise traînait méchamment ses haillons de vapeurs !

Et, pendant ces heures fâcheuses, interminables, alors que nulle observation ne pouvait être faite, l'astronome amateur de répéter en fourrageant sa chevelure désordonnée :

« Qui sait si, en ce moment, quelque nouvel astre ne passe pas dans le champ de mon objectif ?... qui sait si je ne perds pas là l'occasion de saisir au vol un second satellite de la terre... ou un sous-satellite qui circulerait autour de la lune ?... Qui sait si un météore quelconque, un bolide, un astéroïde, ne se promène pas au-dessus de la couche de ces maudits nuages ?...

– C'est bien possible, répondait Omicron. Et, précisément, mon maître, ce matin, pendant une éclaircie... j'ai cru apercevoir...

---

<sup>1</sup> Sic.

- Moi aussi, Omicron...
- Tous deux... mon maître... tous deux...
- Moi... le premier certainement ! déclara M. Dean Forsyth...
- Sans doute, accepta Omicron, avec un hochement de tête significatif ; et il m'a bien semblé que c'était... que ce devait être...
- je le jurerais, affirma Dean Forsyth, un météore qui se déplaçait du nord-est au sud-ouest...
- Oui, mon maître, presque dans le sens du Soleil...
- Sens apparent, Omicron...
- Apparent, cela va sans dire.
- Et c'était à sept heures trente-sept minutes et vingt secondes...
- Et vingt secondes, répéta Omicron, ainsi que je l'ai aussitôt constaté à notre horloge...
- Et il n'a pas reparu depuis ! s'écria M. Dean Forsyth, en tendant vers le ciel une main menaçante.
- Non... mon maître... des nuages... des nuages... des nuages qui se sont levés dans l'ouest-sud-ouest, et je ne sais pas si nous reverrons un coin de bleu de toute la journée !...
- C'est un fait exprès... répliqua Dean Forsyth, et je crois vraiment que cela n'arrive qu'à moi !...

– Et à moi ! », murmura Omicron, qui se regardait comme de moitié dans les travaux de son maître.

Au vrai, tous les habitants de Whaston avaient le même droit de se plaindre si d'épais nuages attristaient leur ville. Que le soleil luise... ou ne luise pas, c'est pour tout le monde.

Et ce qu'était la mauvaise humeur de Dean Forsyth, lorsque le brouillard enveloppait la cité – un de ces brouillards qui durent quarante-huit heures – il n'est que trop facile de se l'imaginer. Au moins, même par un ciel nuageux, il n'était pas impossible d'apercevoir quelque astéroïde, s'il rasait la surface du globe terrestre ; mais, à travers l'épaisseur des brumes, que peuvent les télescopes les plus puissants, les lunettes les plus perfectionnées, lorsque des créatures humaines ne se voient point à dix pas ?... Et cela n'est pas rare à Whaston, bien que la ville soit baignée des eaux claires du Potomac et non des eaux bourbeuses de la Tamise...

Et maintenant, au début de la matinée, ce jour-là, alors que le ciel était pur, qu'avaient donc aperçu... ou cru apercevoir le maître et le serviteur ?... C'était un bolide, de forme allongée, doué d'une vitesse excessive dont ils n'avaient pu mesurer l'intensité. Ainsi que nous l'avons dit, ce bolide se déplaçait du nord-est au sud-ouest ; mais comme la distance entre la terre et lui devait mesurer un certain nombre de lieues, il eût été possible de le suivre pendant quelques heures à travers le champ des lunettes, si cet intempestif brouillard ne fut venu empêcher toute observation !

Et alors se dévidait le fil des regrets que provoquait naturellement cette mauvaise chance !... Reviendrait-il, ce bolide, sur l'horizon de Whaston ?... Pourrait-on en calculer les éléments, déterminer sa masse, son poids, sa nature ?... Ne serait-ce pas quelque autre astronome, plus favorisé, qui le retrouverait en un autre point du ciel ?... Dean Forsyth, l'ayant si peu

tenu au bout de son télescope, serait-il qualifié pour signer de son nom cette découverte ?... Tout l'honneur n'en reviendrait-il pas plus tard à un de ces savants de l'Ancien ou du Nouveau Continent, qui passent leur existence à épier des météores entre le zénith et l'horizon de leurs observatoires ?...

Et tous deux revinrent se poster devant celle des fenêtres qui s'ouvrait vers l'Orient. Ils ne parlaient plus. Dean Forsyth parcourait du regard le vaste horizon que limitait de ce côté le profil capricieux des collines de Serbor, au-dessus desquelles la brise, en fraîchissant, chassait les nues grisâtres, trouées çà et là de rares éclaircies. Omicron se hissait sur la pointe des pieds pour accroître le rayon de vue que réduisait sa petite taille. L'un avait croisé les bras, et ses mains fermées s'écrasaient sur sa poitrine. L'autre, de ses doigts crispés, battait l'appui de la fenêtre. Quelques oiseaux filaient à tire-d'aile, en jetant de petits cris aigus, et ils avaient bien l'air de se moquer du maître et du serviteur que leur qualité d'êtres humains retenait à la surface de la terre !... Ah ! s'ils avaient pu les suivre dans leur vol, en quelques bonds, ils auraient traversé la couche des vapeurs, et peut-être eussent-ils réaperçu l'astéroïde continuant sa course au milieu de l'étincellement des rayons solaires ?... En cet instant, on frappa à la porte.

Dean Forsyth et Omicron, absorbés dans leurs idées, n'entendirent pas. La porte s'ouvrit alors, et Francis Gordon parut sur le seuil. Dean Forsyth et Omicron ne se retournèrent même pas. Le neveu alla vers l'oncle, et lui toucha légèrement le bras.

Dean Forsyth sembla revenir du bout du monde... et non du monde terrestre mais du monde céleste où son imagination l'avait entraîné à la suite du météore... «Qu'est-ce ?... demanda-t-il.

– Mon oncle... le déjeuner attend...



– Ah ! fit Dean Forsyth, il attend ?... Eh bien... nous aussi, nous attendons...

– Vous attendez... quoi ?...

– Que le Soleil reparaisse, déclara Omicron, dont la réponse fut approuvée de son maître.

– Mais, mon oncle, vous n’avez pas, je pense, invité le Soleil à déjeuner, et on peut se mettre à table sans lui... »

Que répliquer à cela ?... Est-ce que si l’astre radieux ne se montrait pas de toute la journée, M. Dean Forsyth s’entêterait à ne déjeuner qu’à l’heure où dînent les honnêtes gens, d’habitude ?...

« Mon oncle, reprit Francis Gordon, Mitz s’impatiente, je vous préviens... »

Cela parut être une raison dominante, qui ramena M. Dean Forsyth du rêve dans la réalité. Les impatiences de la bonne Mitz, il les connaissait, il les redoutait même, et puisqu’elle lui avait dépêché un exprès, il fallait se rendre sans plus tarder.

« Quelle heure est-il donc ? demanda Dean Forsyth.

– Onze heure quarante-six », répondit Francis Gordon.

En effet, la pendule marquait onze heures quarante-six, et, d’ordinaire, c’était à onze heures précises que l’oncle et le neveu s’asseyaient en face l’un de l’autre. Habituellement aussi, Omicron les servait. Mais, ce jour-là, sur un signe de son maître qu’il comprit sans peine, il resta dans l’observatoire, et s’il se faisait un retour du Soleil... M. Dean Forsyth et Francis Gordon prirent donc l’escalier et descendirent au rez-de-chaussée de la maison.

Mitz était là, regarda son maître en face, et celui-ci baissa la tête.

« Omicron ?... demanda-t-elle.

– Il est occupé là-haut, répondit Francis Gordon, et nous nous passerons de lui ce matin...

– Soit ! », répondit Mitz.

Le déjeuner commença, et les bouches ne s'ouvrirent que pour manger, non pour parler. Mitz, qui causait volontiers en apportant les plats et en changeant les assiettes, ne desserrait pas les dents. Ce silence pesait, cette contrainte gênait. Aussi Francis Gordon, désireux d'y mettre terme, de dire : « Mon oncle, est-ce que vous êtes content de votre matinée ?...

– Oui... non... répliqua M. Dean Forsyth. L'état du ciel n'était pas propice...

– Êtes-vous donc sur la piste de quelque découverte astronomique ?...

– Je le crois... Francis... Mais tant que je ne serai pas assuré par une nouvelle observation...

– Et c'est cela, monsieur, demanda Mitz, d'un ton quelque peu sec, qui vous tracasse depuis huit jours... au point que vous ne quittez plus votre tour et que vous vous relevez la nuit... oui !... trois fois depuis hier soir... je vous ai entendu...

– En effet, ma bonne Mitz...

– Et quand vous vous serez fatigué outre mesure... reprit la digne servante, quand vous aurez miné votre santé, quand vous aurez attrapé un bon rhume, quand vous serez cloué au lit pour

plusieurs semaines, est-ce vos étoiles qui viendront vous soigner, et le docteur vous ordonnera-t-il de les prendre en pilules ?... »

Étant donné la tournure que prenait le dialogue, Dean Forsyth comprit que mieux valait ne point répondre. Décidé, d'ailleurs, à ne point tenir compte des remontrances de Mitz, il ne voulut pas l'exciter en la contredisant, et continua de manger silencieusement, sans même prêter attention à son verre et à son assiette.

Francis Gordon essayait de soutenir la conversation ; mais, au vrai, c'était comme s'il se fut parlé à lui-même. Son oncle, toujours sombre, ne paraissait pas l'entendre. Lorsqu'on ne sait trop que dire, on cause du temps qu'il a fait ou qu'il fait ou qu'il fera, matière inépuisable et à la portée de toutes les bouches. Et en somme, cette question atmosphérique était celle qui devait plus particulièrement intéresser M. Dean Forsyth. Aussi, à un certain moment, où le soleil plus voilé rendait la salle à manger plus obscure, il releva la tête, regarda la fenêtre, et laissant d'une main accablée retomber sa fourchette, il s'écria :

« Est-ce que ces maudits nuages ne vont pas dégager le ciel ?... Est-ce que la pluie va tomber à torrent ?...

– Ma foi, déclara Mitz, après trois semaines de sécheresse, ce serait heureux pour les biens de la terre...

– La terre... la terre ! », murmura M. Dean Forsyth avec un si parfait dédain qu'il s'attira cette réponse de la vieille servante.

« Oui... la terre, Monsieur, et elle vaut bien le ciel dont vous ne voulez jamais descendre... même à l'heure du déjeuner...

– Voyons, ma bonne Mitz... dit Francis Gordon pour la calmer.

– Mais, continua-t-elle sur le même ton, s’il ne commence pas à pleuvoir à la fin d’octobre, quand pleuvra-t-il, je vous le demande ?...

– Mon oncle, reprit alors le neveu, il n’est que trop vrai, nous sommes à la fin d’octobre... au début de l’hiver, et il faut bien en prendre son parti !... D’ailleurs, l’hiver, ce n’est pas nécessairement le mauvais temps !... Il y a, par les grands froids, des journées très sèches avec un ciel plus pur que pendant les chaudes heures de l’été... Eh bien, vous reprendrez vos travaux dans des conditions meilleures !... un peu de patience, mon oncle...

– De la patience, Francis ! répliqua M. Dean Forsyth dont le front n’était pas moins rembruni que l’atmosphère, de la patience !... Et, s’il s’en va si loin qu’on ne puisse l’apercevoir ?... Et s’il ne se montre plus au-dessus de l’horizon ?...

– Il ?... s’écria Mitz. Qui... il ?... »

À cet instant, la voix d’Omicron se fit entendre :

« Mon maître... mon maître...

– Il y a du nouveau », s’exclama M. Dean Forsyth en repoussant précipitamment sa chaise pour se diriger vers la porte.

Et, précisément, un vif rayon pénétra par la fenêtre, piquant de paillettes lumineuses les verres, les bouteilles et les flacons de la table.

« C’est le soleil... le soleil ! », répétait M. Dean Forsyth, qui montait l’escalier à toute hâte.

« Le voilà envolé !... dit Mitz en s'asseyant sur une des chaises. Est-il permis !... Et ce n'est pas l'hiver, ce n'est pas le froid qui l'empêchera de passer des jours et des nuits en plein air !... au risque de rhumes... de bronchites... de congestion !... Et tout cela pour des étoiles filantes !...

Et encore si on pouvait les prendre et en faire collection !... »

Ainsi s'exprimait la bonne Mitz, bien que son maître ne pût l'entendre, et il l'aurait entendue que c'eût été tout comme.

M. Dean Forsyth, essoufflé par l'ascension, venait d'entrer dans son observatoire. Le vent du sud-ouest avait fraîchi et chassé les nuages vers le levant. Une large éclaircie laissait voir le bleu jusqu'au zénith. Toute la partie du ciel où le météore avait été observé, largement découverte, permettrait aux instruments de s'y promener sans se perdre dans les vapeurs. La chambre s'emplissait de rayons solaires.

« Eh bien ?... demanda M. Dean Forsyth, qu'y a-t-il ?...

– Il y a le soleil, répondit Omicron, mais pas pour longtemps, car des nuages reparaissent déjà dans l'ouest.

– Pas une minute à perdre », s'écria M. Dean Forsyth, en braquant la lunette, tandis que son serviteur en faisait autant du télescope.

Et, pendant quarante minutes environ, avec quelle passion ils manièrent leurs instruments ! Avec quelle patience, ils en manœuvrèrent la vis pour les maintenir au point ! Avec quelle minutieuse attention ils fouillèrent tous les coins et recoins de cette partie de la sphère céleste ! C'était bien par tant d'ascension droite et tant de déclinaison que le bolide leur avait apparu pour la dernière fois... Ils étaient sûrs de ses coordonnées...

Et rien... rien à cette place ! Déserte, toute cette éclaircie qui offrait aux météores un si magnifique champ de promenade ! ... Pas un seul point visible en cette direction !...

Aucune trace de l'astéroïde ni de son passage !...

« Rien !... fit M. Dean Forsyth, en essuyant ses yeux rougis par le sang qui s'était porté à leurs paupières.

– Rien !... », fit Omicron comme un écho plaintif.

Et alors, les vapeurs revinrent, le ciel s'obscurcit de nouveau.

Finie, l'éclaircie du ciel, et pour toute la journée cette fois ! Les vapeurs ne formèrent bientôt plus qu'une masse uniforme, d'un gris sale, et s'égouttèrent en pluie fine. Il fallait renoncer à toute observation, au grand désespoir du maître et du serviteur !...

Et alors, Omicron, de dire :

« Mais, Monsieur... sommes-nous bien sûrs de l'avoir vu ?...

– Si nous en sommes sûrs ?... », s'écria M. Dean Forsyth, en levant les bras au ciel.

Et, d'un ton où se mêlaient l'inquiétude et la jalousie, il ajouta :

« Il ne manquerait plus qu'il l'eût aperçu, lui... aussi, Sydney Hudelson ! »

## CHAPITRE III

*Où il est question du docteur Sydney Hudelson, de sa femme, mistress Flora Hudelson, de miss Jenny et de miss Loo, leurs deux filles.*

« Pourvu qu'il ne l'ait pas aperçu, lui aussi, Dean Forsyth ! » Voici ce que venait de se dire aussi le docteur Sydney Hudelson.

Car il était docteur, et s'il n'exerçait pas la médecine à Whaston, c'est qu'il préférait consacrer tout son temps et toute son intelligence à ces hautes, à ces sublimes occupations de l'astronomie.

Du reste, le docteur Hudelson possédait une jolie fortune, tant de son chef que du chef de mistress Hudelson, née Flora Clarish. Sagement administrée, elle lui assurait l'avenir, et aussi celui de ses deux filles, Jenny et Loo Hudelson.

Ce docteur astronome était âgé de quarante-sept ans, sa femme de quarante ans, sa fille aînée de dix-huit ans, sa fille cadette de quatorze ans.

Assurément, bien que les familles Forsyth et Hudelson fussent très unies, il n'en existait pas moins une certaine rivalité entre Sydney Hudelson et Dean Forsyth. On ne dira pas qu'ils se disputaient telle ou telle planète, telle ou telle étoile, puisque les astres du ciel appartiennent à tous, même à ceux qui ne les ont pas découverts ; mais il leur arrivait fréquemment de se disputer à propos de telle ou telle observation météorologique. Ce qui

eût pu envenimer les choses, et provoquer parfois de regrettables scènes, c'eût été l'existence d'une dame Dean Forsyth. Or, on le sait, ladite dame n'existait pas, puisque celui qui l'aurait épousée, était resté célibataire, et n'avait jamais eu, même en rêve, la pensée de se marier. Donc aucune épouse pour prendre le parti de l'époux et, par conséquent, toute chance qu'une brouille entre les deux astronomes-amateurs pût s'apaiser à bref délai.

Sans doute, dans la seconde famille, il y avait bien Mrs Flora Hudelson. Mais c'était une excellente femme, excellente mère, excellente ménagère, de nature très conciliatrice, incapable de tenir un propos malséant sur personne, ne déjeunant pas d'une médisance, ne dînant pas d'une calomnie, à l'exemple de tant de dames, même des plus considérées dans les diverses sociétés de l'Ancien et du Nouveau Monde. Ce modèle des conjointes s'appliquait surtout à calmer son mari, lorsqu'il rentrait, la tête en feu, à la suite de quelque discussion avec son intime ami Forsyth.

Il faut dire que Mrs Hudelson trouvait tout naturel que M. Hudelson s'occupât d'astronomie, qu'il vécût dans les profondeurs du firmament, à la condition qu'il en descendît, lorsqu'elle le priait d'en descendre. D'ailleurs, contrairement à la bonne Mitz qui harcelait son maître, elle ne harcelait point son mari ; elle ne maugréait point et s'ingéniait pour tenir quand même les plats à un bon degré de cuisson ; elle respectait son absorption, lorsqu'il était absorbé ; elle s'inquiétait aussi de ses travaux, et savait lui servir d'encourageantes paroles, s'il semblait inquiet de quelque découverte et s'égarait dans les espaces infinis au point de ne plus retrouver sa route.

Voilà une femme comme nous en souhaitons à tous les maris, surtout quand ils sont astronomes.



La fille aînée, cette charmante Jenny, promettait de suivre les traces de sa mère, de marcher du même pas sur les chemins de l'existence. Évidemment, Francis Gordon était destiné à devenir le plus heureux des hommes, s'il épousait Jenny Hudelson. Sans vouloir humilier les misses américaines, il est permis de dire que dans toute l'Amérique, il ne se rencontrait pas une jeune fille plus charmante, plus attrayante, plus douée de l'ensemble des perfections humaines. Une aimable blonde aux yeux bleus, à la carnation fraîche, de jolies mains, de jolis pieds, une jolie taille, autant de grâce que de modestie, autant de bonté que d'intelligence. Aussi, Francis Gordon l'appréciait-il non moins qu'elle appréciait Francis Gordon. Le neveu de M. Dean Forsyth possédait d'ailleurs toute l'amitié, toute la sympathie de la famille Hudelson. Cela n'avait point tardé à se traduire sous la forme d'une demande en mariage, qui fut acceptée de part et d'autre. Ces deux jeunes futurs se convenaient si bien ! Ce serait l'aisance dans le ménage que Jenny apporterait avec ses qualités familiales. Quant à Francis Gordon, il serait doté par son oncle, dont la fortune lui reviendrait un jour. Mais laissons de côté ces perspectives d'héritages. Il ne s'agissait pas de l'avenir qui était assuré, mais du présent dans lequel se réuniraient toutes les conditions de bonheur.

Donc, Francis Gordon était fiancé à Jenny Hudelson, Jenny Hudelson était fiancée à Francis Gordon, et le mariage, à une date prochainement fixée, serait célébré par les soins du révérend O'Garth à Saint-Andrew, la principale église de cette heureuse ville de Whaston.

Et vous pouvez être sûrs qu'il y aurait grande affluence à cette cérémonie nuptiale, car les deux familles jouissaient d'une estime qui n'avait d'égale que leur honorabilité. Et non moins sûrs, en outre, que la plus gaie, la plus vive, la plus envolée, ce jour-là, serait cette mignonne Loo, qui servirait de demoiselle d'honneur à sa sœur bien-aimée. Elle n'a pas quinze ans encore, cette fillette, et elle a bien le droit d'être aussi jeune que possi-

ble. Tout le monde la choie, tout le monde l'aime. C'est le mouvement perpétuel, et les savants ne le trouveront jamais que dans ces natures-là. Un peu espiègle, avec des reparties inattendues, elle ne se gênait point de plaisanter les « planètes à papa » ! Mais on lui pardonnait tout, on lui passait tout, et le docteur Hudelson était le premier à rire, et, pour unique punition, à mettre un baiser sur ses fraîches joues de fillette.

Au fond, M. Hudelson était un brave homme, mais d'un entêtement égal à sa susceptibilité. Sauf Loo, dont il admettait les plaisanteries sans importance, chacun respectait ses manies et ses habitudes. Très acharné à ses études météorologiques, très buté dans ses démonstrations, très jaloux des découvertes qu'il faisait ou prétendait faire, il sentait dans son ami Dean Forsyth un rival avec lequel s'engageaient parfois d'interminables discussions à propos de tel ou tel météore. Deux chasseurs sur le même terrain de chasse, et qui se disputent les coups de fusil ! Maintes fois, il en résultait des refroidissements qui auraient pu dégénérer en brouilles, n'eût été là cette bonne Mrs Hudelson pour dissiper ces orages. Et elle y était bien aidée par ses deux filles et par Francis Gordon. Du reste, lorsque le mariage de Francis et de Jenny aurait relié plus étroitement les familles, ces orages passagers seraient moins redoutables, et, qui sait, peut-être les deux amateurs, unis dans une sérieuse collaboration, poursuivraient-ils de conserve leurs recherches astronomiques ! Ils se partageraient équitablement le gibier découvert, sinon abattu, sur ces vastes champs de l'espace.

Il convient de le noter, en même temps qu'il faisait de la météorologie, M. Stanley Hudelson s'occupait de statistique – une statistique toute spéciale à la criminalité, dont les courbes, suivant des savants très autorisés, obéissent aux variations thermométriques ou barométriques. Ces concordances, le docteur Hudelson mettait tous ses soins à les relever. Ce graphique du crime, il ne négligeait rien de ce qui permettait de le tenir en état. Il était en correspondance suivie avec M. Linnoy, le direc-

teur du service météorologique de l'Illinois, auquel il fournissait ses observations personnelles. Il n'aurait pas fallu le contredire, lorsque, d'accord avec ce savant de Chicago, il soutenait que « la progression criminelle marche de pair avec l'élévation de la température, sinon par jour, au moins pour les mois, les saisons et les années ». À les en croire, les crimes présentent une légère recrudescence par les temps clairs et une légère diminution par les temps brumeux. L'abaissement de la chaleur, surtout durant les mois d'hiver, et les pluies excessives en été, paraissent correspondre à une décroissance des attentats contre les propriétés et les personnes. Enfin leur nombre baisse quand le vent tourne au nord-est. En outre, il paraîtrait que les trois courbes météorologiques de la folie, du suicide et du crime se superposent assez exactement, dans les mêmes conditions de saison et de température.

Oui ! le docteur Hudelson était attaché tout entier à ces curieuses théories. En ce qui concernait la criminalité et les chances d'en être victimes, il conseillait de prendre plus de précautions pendant les « 4 mois criminels ». Aussi cette rieuse de Loo poussait-elle soigneusement le verrou de sa chambrette par les grandes chaleurs, les grandes sécheresses, et lorsque le vent ne soufflait pas du bon côté.

La maison du docteur Hudelson était des plus confortables – une mieux tenue, on l'aurait vraiment cherchée dans tout Whaston. Ce joli hôtel, au numéro 27 de Moriss-street, marquait le milieu de la rue, entre cour et jardin avec de beaux arbres et des pelouses verdoyantes. Il se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage sur sept fenêtres de façade. La haute toiture était dominée à gauche par une sorte de donjon carré, haut d'une trentaine de pieds, terminé par une terrasse à balustres. À l'un des angles se dressait le mât auquel les dimanches et jours fériés se hissait le pavillon aux cinquante et une étoiles des États-Unis d'Amérique.

La chambre supérieure de ce donjon avait été appropriée pour des travaux d'observatoire. C'est là que fonctionnaient les instruments du docteur, lunettes et télescopes, à moins que pendant les belles nuits, il ne les transportât sur la terrasse d'où ses regards pouvaient librement parcourir le dôme céleste. C'était là, d'ailleurs, qu'il attrapait ses rhumes les plus corsés, en dépit des recommandations de Mrs Hudelson.

« Papa finira même par enrhummer ses planètes ! répétait volontiers miss Loo. Cela se gagne, les coryzas. »

Mais le docteur n'écoutait rien et bravait parfois des sept ou huit degrés centigrades au-dessous de zéro pendant les grandes gelées d'hiver, alors que le firmament apparaissait dans toute sa pureté.

Il est à noter que, de l'observatoire de la maison de Morris-street, on distinguait sans peine la tour de la maison d'Elizabeth-street. Aucun monument ne s'élevait entre l'une et l'autre, aucun arbre n'interposait ses épaisses ramures. Un demi-mille, séparait les deux quartiers qu'elles occupaient. Avec une bonne jumelle, sans recourir au télescope à longue portée, on reconnaissait très aisément les personnes qui se tenaient sur la tour ou sur le donjon. Assurément, Dean Forsyth avait autre chose à faire que de regarder Stanley Hudelson, et Stanley Hudelson n'eût pas voulu perdre son temps à regarder Dean Forsyth. Leurs observations visaient plus haut, et ne s'adressaient point aux objets terrestres. Mais il était assez naturel que Francis Gordon cherchât à voir si Jenny Hudelson ne se trouvait pas sur la terrasse et souvent leurs yeux se parlaient à travers les lunettes. Il n'y avait pas de mal à cela, je pense.

Certes, il eût été facile d'établir une communication télégraphique ou téléphonique entre les deux maisons. Un fil tendu du donjon à la tour eût servi aux conversations les plus agréables ; du moins de Francis Gordon à Jenny et de Jenny à Francis

Gordon. Et qu'on n'en doute pas, cette petite Loo eût souvent fait sa partie dans ce duo changé en trio. Mais Dean Forsyth et le docteur Hudelson ne tenaient point à échanger des communications, ni à être dérangés pendant leurs observations astronomiques. Aussi l'installation d'un fil était-elle restée à l'état de projet. Peut-être, lorsque les deux fiancés seraient époux définitifs, ce desideratum se réaliserait-il ?... Après le lien matrimonial, le lien électrique pour unir plus étroitement encore les deux familles.

Ce jour-là, dans l'après-midi, Francis Gordon vint faire sa visite habituelle à Mrs Hudelson et à ses filles. Il fut reçu dans le salon du rez-de-chaussée, et, il est permis de le dire, comme s'il eut été le fils de la maison. S'il n'était pas encore le mari de Jenny, Loo voulait qu'il fût déjà son frère, à elle, et ce qui se logeait dans la cervelle de cette fillette y était bien logé.

On ne s'étonnera pas que le docteur Hudelson se fût claquemuré dans le donjon. Il s'y était enfermé dès quatre heures du matin. Après avoir paru en retard pour son déjeuner, tout comme Dean Forsyth, on l'avait vu regagner précipitamment la terrasse au moment où le soleil se dégageait des nuages de la méridienne – toujours comme M. Dean Forsyth. Non moins préoccupé que lui, il ne semblait pas qu'il fût disposé à en redescendre.

Et, cependant, impossible de décider sans lui la grande question qui allait être soumise à l'assentiment général.

« Eh ! s'écria Loo, dès que le jeune homme eut franchi la porte du salon, voilà monsieur Francis... l'éternel monsieur Francis... et je me demande ce que vient faire monsieur Francis !... On ne voit que lui ici ! »

Francis Gordon avait d'abord pressé la main que lui tendait Jenny, toute souriante, et présenté ses compliments à Mrs Hu-

delson. Puis, pour toute réponse à Loo, il fit éclore le rouge de ses joues sous un bon baiser.

Puis, on s'assit, et la conversation s'établit, qui n'était vraiment qu'une suite à celle de la veille. Il semblait qu'on ne se fût pas quitté depuis hier, et, de fait, en pensée tout au moins, les deux fiancés ne se séparaient jamais l'un de l'autre. Miss Loo prétendait même que « l'éternel Francis » était toujours dans la maison, qu'il feignait de sortir par la porte de la rue et rentrait par la porte du jardin, et se cachait dans les coins pour ne point être vu...

On causa, ce jour-là, de ce dont on causait tous les jours en attendant la date choisie pour la célébration du mariage. Jenny écoutait ce que disait Francis avec la gravité naturelle qui ne lui enlevait rien de son charme. Ils se regardaient, ils formaient des projets d'avenir, dans la pensée que leur réalisation ne pouvait plus être éloignée. Qui aurait pu prévoir même un retard ?... Cette union n'avait-elle pas l'agrément des deux familles ?... Déjà Francis Gordon avait trouvé une jolie maison de Lambeth-street, qui présentait toutes les convenances, un frais jardin, verdoyant encore. C'était dans le quartier de l'Ouest, avec vue sur le cours du Potomac, et pas très loin de la rue Morris. Mrs Hudelson promit d'aller visiter cette maison dès le lendemain et, pour peu qu'elle plût à sa future locataire, elle serait louée sous huitaine. Loo accompagnerait sa mère et sa sœur à cette visite. Elle n'admettait pas que l'on se fût passé de son avis, et, comme elle s'y entendait, voulait s'occuper de l'installation du jeune ménage... Et on la laissait aller et on la laissait dire.

Soudain, se relevant de sa chaise et courant vers la fenêtre, Loo de s'écrier :

« Eh bien... et M. Forsyth ?... Est-ce qu'il ne doit pas venir aujourd'hui ?... »

– Mon oncle arrivera vers quatre heures, répondit Francis Gordon.

– C'est que sa présence est indispensable pour résoudre la question, fit observer Mrs Hudelson.

– Il le sait, et ne manquera point au rendez-vous...

– Et s'il y manquait, déclara Loo, qui tendit une petite main menaçante, il aurait affaire à moi, et n'en serait pas quitte à bon marché...

– Et M. Hudelson ?... demanda Francis. Nous n'avons pas moins besoin de lui que de mon oncle.

– Père est dans son donjon, dit Jenny, et descendra aussitôt qu'il sera prévenu...

– Je m'en charge, répondit Loo, et j'aurai vite grimpé ses trois étages.

En effet, il importait que M. Forsyth et M. Hudelson fussent là. Ne s'agissait-il pas de fixer la date de la cérémonie ? Le mariage serait célébré dans le plus court délai, à la condition, cependant, que la demoiselle d'honneur eût le temps de se faire confectionner sa jolie robe – une robe longue de demoiselle et non plus de fillette, qu'elle comptait bien étrenner ce jour-là.

Et, à cette observation que Francis lui fit en plaisantant :

« Mais si elle n'était pas prête, la fameuse robe ?... »

– On remettrait la noce ! » déclara l'impérieuse personne.

Et cette réponse fut suivie d'un tel éclat de rire que M. Hudelson dut certainement l'entendre des hauteurs de son donjon.

Ainsi allait la conversation, et l'aiguille de la pendule passait d'une minute à l'autre, et M. Dean Forsyth ne paraissait pas. Loo avait beau se pencher hors de la fenêtre d'où elle apercevait la porte d'entrée, pas de M. Forsyth !... Et même lorsque Mrs Hudelson, Jenny, sa sœur et Francis eurent traversé la cour jusqu'à la rue, on ne vit point la silhouette de l'oncle se découper à l'angle de Morris-street.

Il fallut donc rentrer dans le salon et s'armer de patience – une arme dont Loo ne connaissait guère le maniement.

« Mon oncle m'a pourtant bien promis... répétait Francis Gordon, mais depuis quelques jours, je ne sais trop ce qu'il a...

– M. Forsyth n'est point indisposé, j'espère ?... demanda Jenny.

– Non... préoccupé... je ne sais trop... on ne peut pas en tirer dix paroles du matin au soir !... Que peut-il avoir dans la tête ?...

– Quelque éclat d'étoile !... s'écria la fillette.

– Mais il en est de même de mon mari, dit Mrs Hudelson. Cette semaine, il m'a paru plus soucieux que jamais... Impossible de l'arracher de son observatoire ! Il faut qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire là-haut dans la mécanique céleste !...

– Ma foi, répondit Francis, je serais tenté de le croire à la façon dont se comporte mon oncle !... Il ne sort plus, il ne dort plus, il mange à peine... il oublie l'heure des repas...

– Ce que la bonne Mitz doit être mécontente !... observa Loo.



– Elle enrage, déclara Francis, mais cela n’y fait rien !... et mon oncle, qui jusqu’ici redoutait les sermons de sa vieille servante, n’y prête plus attention...

– C’est bien ce que fait notre père, dit Jenny en souriant, et ma sœur paraît avoir perdu toute influence sur lui... et l’on sait si elle était grande ! ...

– Est-il possible, mademoiselle Loo ? demanda Francis sur le même ton.

– Ce n’est que trop vrai ! répliqua la fillette. Mais... patience... patience !... Il faudra bien que Mitz et moi, nous finissions par avoir raison du père et de l’oncle...

– Enfin... reprit Jenny, que leur est-il donc arrivé à tous les deux ?...

– C’est quelque planète de valeur qu’ils auront égarée !... s’écria Loo, et s’ils ne l’ont pas retrouvée avant la noce...

– Nous plaisantons, dit Mrs Hudelson, et, en attendant, M. Forsyth ne vient pas...

– Et voilà que quatre heures et demie vont sonner !... ajouta Jenny.

– Si mon oncle n’est pas ici dans cinq minutes, déclara Francis Gordon, je cours...» En cet instant, la sonnette de la porte d’entrée se fit entendre.

« C’est M. Forsyth, affirma Loo. Écoutez... il continue à sonner... Il ne s’aperçoit même pas qu’il sonne, et pense à tout autre chose ! »

Quelle personne observatrice, cette petite Loo !

C'était bien M. Dean Forsyth, et, quand il entra dans le salon, Loo de répéter :

« En retard... en retard !... Vous voulez donc que je vous gronde !

– Bonjour, mistress Hudelson, dit M. Forsyth, en lui serrant la main, bonjour, ma chère Jenny, dit-il en embrassant la jeune fille, bonjour », acheva-t-il, en tapotant les joues de la fillette.

Toutes ces politesses étaient faites d'un air distrait, et, assurément, M. Dean Forsyth avait, comme on dit, « la tête ailleurs ».

« Eh ! mon oncle, reprit Francis Gordon, en ne vous voyant pas arriver à l'heure convenue, j'ai cru que vous aviez oublié notre rendez-vous...

– Oui... un peu... je l'avoue, et je m'en excuse, mistress Hudelson ! Heureusement, Mitz me l'a rappelé et de la bonne manière...

– Elle a bien fait ! déclara Loo.

– Ne m'accablez pas, petite miss !... Des préoccupations graves... J'étais à la veille d'une découverte des plus intéressantes...

– Tiens ! c'est comme mon père, à ce qu'il nous semble !... observa Jenny.

– Quoi ! s'écria M. Dean Forsyth, en se relevant d'un bond à faire croire qu'un ressort venait de se détendre dans le fond de son fauteuil, vous dites que le docteur...

– Nous ne disons rien, mon cher monsieur Forsyth », se hâta de répondre Mrs Hudelson, craignant toujours, et non sans raison, qu’une occasion de rivalité ne vînt à surgir entre son mari et l’oncle de Francis Gordon.

Puis elle ajouta :

« Loo, va chercher ton père. »

Légère comme un oiseau ; la fillette s’élança vers le donjon, et elle ne s’envola point par la fenêtre, si elle prit l’escalier, c’est qu’elle ne voulut pas se servir de ses ailes.

Une minute plus tard, M. Stanley Hudelson faisait son entrée dans le salon, physionomie grave, œil fatigué, tête congestionnée à faire craindre qu’il fût sous la menace d’un coup de sang.

M. Dean Forsyth et lui échangèrent la poignée de main habituelle. Mais, à n’en point douter, ils s’envoyèrent un regard oblique, ils s’observèrent à la dérobée, comme s’ils éprouvaient une certaine défiance l’un de l’autre.

Après tout, les deux familles étaient réunies dans le but de fixer la date du mariage, ou pour employer le langage astronomique, d’une conjonction des astres Francis et Jenny. Aussi la conversation ne porta-t-elle que sur ce sujet.

Conversation et non discussion, car tous s’accordaient que la cérémonie dût se faire le plus tôt possible.

Au surplus, M. Dean Forsyth et M. Hudelson prêtèrent-ils grande attention à ce qui se disait ?... N’avaient-ils pas l’esprit à la poursuite de quelque astéroïde perdu à travers l’espace ?... Et